

## LE SAVOIR DES CHARNIÈRES

Pascal Engel  
(EHESS)

### Résumé

Contre la thèse d'inspiration wittgensteinienne selon laquelle les propositions « charnières » (*Angeln*) ne sont pas des connaissances et ne relèvent pas de critères épistémologiques je soutiens qu'elles sont des connaissances, pour certaines de type contextuel à titre de présuppositions, et pour les plus « universelles » relèvent de savoirs de base au sens fiabiliste.

### Abstract

Against the Wittgensteinian thesis that “hinge” propositions are not a kind of knowledge and are not subject to epistemological evaluations, I hold that they are pieces of knowledge, some of which in the sense of contextual presuppositions, and for those which are “universal” kinds of basic knowledge in the reliabilist sense.

Oliver Hardy « Sais-tu quand tu es né ?

Stan Laurel « Est-ce que je le sais ? J'étais trop jeune pour m'en souvenir »

### 1. Les charnières comme certitudes primitives

La tradition de la philosophie du sens commun a désigné certaines propositions comme des « premières vérités » (Buffier), des « premiers principes » (Reid), des croyances primitives ou « *Ur-glaube* » (Husserl, Scheler), des « *creencias* » par opposition à des *ideas* (Ortega y Gasset), des « truismes » du sens commun (Moore), des « *Angeln* », « gonds » ou « charnières » (Wittgenstein)<sup>1</sup>. Il est intéressant de noter que ces terminologies divergent : pour certains auteurs elles sont des vérités et des propositions, pour d'autres des croyances, pour d'autres des certitudes, et pour d'autres encore des éléments du savoir de sens commun. Les métaphores aussi varient : sol, socle, base, sous-sol, plancher, sédiments, strates, fondation, fondement, arrière-plan, cadre Mais ces caractérisations sont contradictoires : si ces propositions de sens commun sont des vérités – croyances vraies ou savoirs – elles doivent pouvoir être articulées et évaluées comme telles, mais nombre d'auteurs rejettent l'idée qu'il s'agirait de *vérités* et de *propositions*, et certains auteurs disent qu'elles sont des croyances sans fondement (Wittgenstein 1969, § 173-174) alors que d'autres disent que ce sont des savoirs, qui forment la base du savoir, tout en étant sans fondements (Williams 1977).

Danielle Moyal-Sharrock (2004) donne une très utile classification de ce que Wittgenstein, dans *De la certitude* appelle des « charnières » ou des « gonds ». Elle distingue différents types de propositions charnières :

a) *Charnières linguistiques* («  $2+2 = 4$  », « la couleur du sang humain », « ce qu'on appelle « pilier », « la couleur que désigne le mot 'bleu' »), « les mots qui composent cette phrase sont en anglais », « A est un objet physique » (1969 : 455,340,565, 545, 624, 158,36).

---

<sup>1</sup> Mulligan 2006 donne un tableau très complet de cette tradition. Je renvoie à son article pour les références précises.

b) *Charnières personnelles* : « Je viens de tel pays, de telle ville », « Pendant des mois j'ai habité à l'adresse A », « Je suis en ce moment assis sur une chaise », « Je suis en Angleterre », « Je n'ai jamais été en Bulgarie/ en Asie Mineure », « Je n'ai jamais été sur la Lune », « Je viens de prendre mon petit déjeuner », « Le type assis devant moi est l'ami de tel ou tel » (1969 : 67, 70, 552-3, 421, 269, 419, 111, 659, 613).

c) *Charnières locales* : "Il y a une île, l'Australie", "Personne n'a jamais été sur la Lune", "Il est impossible d'aller sur la Lune", "La terre est ronde", " Les trains arrivent normalement à une gare" (1969 : 159, 106, 106, 291, 339).

d) *Charnières universelles* : "La terre existe", " Il y a des objets physiques", " Les choses ne disparaissent pas quand on ne regarde pas", " Si la tête de quelqu'un est coupée, il sera mort et ne vivra plus" , "les arbres ne se changent habituellement pas en hommes ni les hommes en arbres" , "J'ai un cerveau", "Je suis un être humain" « J'ai des ancêtres » (1969, :209, 35-6, 234, 274, 513,159, 4. 234).

Cette taxinomie est utile, mais elle est assez hétéroclite. Elle classe les charnières plus par thème que par fonction, mêlant des jugements perceptifs sur l'environnement, des savoirs sociaux et des souvenirs épisodiques. Moyal-Sharrock attribue aux propositions charnières au sens wittgensteinien (« les charnières » pour abrégé) les traits suivants :

(1) elles sont *indubitables* : ni le doute ni l'erreur n'ont de sens à leur sujet

(2) *fondationnelles* : elles ne font pas l'objet d'une justification

(3) *non empiriques* : elles ne dérivent pas des sens

(4) *grammaticales* : elles sont des règles de grammaire

(5) *ineffables* : elles ne peuvent être dites

(6) *enactées* : elles ne peuvent que se montrer dans ce que nous disons ou faisons

Ces caractérisations, ou la majorité d'entre elles, semblent pouvoir s'appliquer aux charnières universelles, pour autant qu'on accepte la manière dont Wittgenstein les décrit. Ce ne sont pas selon lui des propositions particulières empiriques, susceptibles d'être vraies ou fausses, ni même des généralisations inductives, mais des règles, au même titre que celles d'un jeu. Cela revient à dire, comme le souligne Wittgenstein, que cela n'a pas de sens de déterminer leur statut épistémique : elles ne peuvent être soumises au doute, ne requièrent pas de preuves, ni ne relèvent des critères qu'on applique en général au savoir et à la croyance. Mais c'est moins clair pour les charnières autres qu'universelles. Je peux douter avoir pris mon petit déjeuner (peut être étais-je mal réveillé et ai-je pris mon petit déjeuner sur le pouce en oubliant l'avoir fait), je peux avoir besoin de vérifier que les mots de la phrase que je viens d'écrire sont bien anglais si mon anglais n'est pas parfait, et depuis 1969 on sait qu'il est possible d'aller sur la Lune. Même si ces charnières sont moins clairement dotées des traits (1)-(6), on voit pourtant assez bien ce que Wittgenstein veut dire : ce sont des propositions que nous tenons pour acquises dans un contexte donné. Même si le contexte vient à changer (comme quand les hommes sont allés sur la Lune) il était acquis, depuis les débuts de l'humanité, que personne n'était allé sur la Lune. J'ai tellement l'habitude de ne pas passer la journée sans avoir bu mon café le matin avec une biscotte que je tiens pour acquis que j'ai pris mon petit déjeuner<sup>2</sup>. Certaines charnières sont très relatives aux époques. Ainsi Moore nous dit que « Je suis certain d'avoir un caleçon sous mon pantalon » (Moore 1942 :670<sup>3</sup>) en est une, mais de nos jours les hommes portent plus souvent des slips ou des boxers que des caleçons.

---

<sup>2</sup> Wittgenstein pense peut-être aux petits déjeuners anglais, plus copieux habituellement que les petits déjeuners continentaux, et donc moins aisés à oublier.

<sup>3</sup> Il s'agit d'une référence à d'une remarque de Wittgenstein rapportée par J. Wisdom (ibid.p.431)

Duncan Prichard résume assez bien la ligne d'argumentation la plus courante dans la littérature sur *De la certitude* quand il dit :

« Il ne semble pas du tout plausible de supposer que nous savons les propositions charnières en vertu de la formation des croyances correspondantes suite à un processus fiable de formation de croyances. En fait nos engagements charnières (*hinge commitments*) ne semblent pas être les produits d'un *quelconque* type de processus de formation de croyance, mais font plutôt partie de l'arrière-plan à partir duquel nous acquérons nos croyances au sujet de propositions non charnières. Par exemple, mon engagement charnière vis-à-vis de ce que l'univers n'est pas venu à l'existence il y a cinq minutes n'a pas été acquis à travers un processus cognitif spécifique, mais est plutôt quelque chose qui est présumé au sein des processus cognitifs spécifiques par lesquels nous acquérons des croyances historiques, comme celle que la victoire de Napoléon à Austerlitz eut lieu en 1805. » (2016 : 76-77)

Selon cette thèse, qui est aussi celle d'Annalisa Coliva (2015), les charnières ne sont ni des croyances, ni du savoir, et elles ne relèvent pas du domaine de ce que l'on appelle couramment l'épistémologie, comme enquête philosophique sur la nature des preuves, de la justification et des critères du savoir. Elles forment un soubassement, ou un sol, un arrière-plan, de nos croyances et savoirs ordinaires, mais ne relèvent pas elles-mêmes du savoir. Elles sont aux limites du savoir, en un sens qui demeure à élucider. Les commentateurs de Wittgenstein soutiennent en général deux thèses :

(1) Les charnières n'appartiennent pas à l'espace des raisons : elles n'ont pas à être vraies, justifiées, ou sues, ni à être évaluées épistémiquement. Elles ne sont pas, *stricto sensu*, des formes de savoir

(2) Elles ont cependant certaines propriétés épistémiques, ou quasi épistémiques, en vertu desquelles on peut dire qu'elles forment l'arrière- plan, ou le sol de notre savoir.

Tous les auteurs ne s'entendent cependant pas sur le statut exact de l'exceptionnalité des charnières. Certains soutiennent qu'elles sont des propositions de sens commun ou des premières vérités au sens de la tradition buffier-reidienne et mooréenne<sup>4</sup>. Cette tradition insiste principalement sur le fait que les arguments sceptiques fondés sur les notions de données sensibles se heurtent aux certitudes primitives du sens commun. Le statut de ces propositions varie selon les auteurs : ce peuvent être des croyances, des principes ou des formes de savoir. D'autres, suivant Wittgenstein, soutiennent que ce sont des règles, des schèmes généraux d'enquête soustraits au savoir mais le rendant possible, interprétés tantôt comme des cadres sociaux (ici on invoque la notion wittgensteinienne de « forme de vie »), tantôt comme des soubassements quasi biologiques et cognitifs au sens de l'énaclivisme (Moyal-Sharrock 2004). D'autres encore soutiennent que les charnières ont un statut qui n'est ni celui du savoir, ni celui de la justification des croyances au sens classique, mais qu'elles font l'objet d'une forme d'autorisation épistémique ou d'engagement occupant un statut épistémique hybride (Wright 2004, Coliva 2015). Je n'entends pas ici discuter toutes ces options, mais je voudrais m'opposer à elles en

---

<sup>4</sup> Buffier 1724, Reid 1785, Marcil Lacoste 1982, Moore 1925, 1939, Coliva 2015, et une vaste littérature récente. Cf aussi Tiercelin 2005. Cette tradition, dont on peut dire que Wittgenstein fait partie, n'est pas homogène.

avancant l'idée que les charnières sont l'objet d'un savoir primitif, en un sens assez proche de celui que la tradition fiabiliste récente a développé.

## 2. Les charnières comme présuppositions contextuelles

On peut considérer au moins certaines charnières, comme celles qui sont locales ou personnelles, comme des *présuppositions* relatives à un certain type de question, dans un contexte donné. Il y a de nombreuses notions de présupposition en sémantique et en pragmatique (Beaver et alii 2021), mais la notion la plus courante est celle d'un savoir qui n'est pas explicitement formulé, mais qui est tenu comme un arrière-plan commun à tous les membres d'une conversation ou d'une communication. Ainsi il est présupposé, quand on achète un livre dont le titre est en anglais, que le contenu va être dans cette langue. La difficulté principale est de savoir comment opèrent les mécanismes qui font surgir ou disparaître une information présupposée, mais il est admis que les contextes sont extrêmement variables. Dans la littérature épistémologique, on a étudié abondamment les conditions d'attribution de connaissance et de doute, et les théories contextualistes du savoir qui définissent celui-ci comme exclusion des alternatives pertinentes (Austin 1946, Dretske 1970, deRose 2009) ont étudié les mécanismes pragmatiques qui font surgir ou disparaître le savoir et le doute dans différentes circonstances<sup>5</sup>. Ainsi dans un contexte ordinaire, j'ai toutes les raisons de penser que cet animal dans le zoo est un zèbre non seulement parce qu'il en a toutes les apparences, mais parce que dans le contexte en question on présuppose que les zoos n'ont pas l'habitude de maquiller des mules en zèbres. On peut dire en ce sens que « Cet animal n'est pas une mule déguisée » est une « charnière » dans cette situation précise, au même sens que dans la liste précédente des charnières locales « Je suis en ce moment assis sur une chaise » en est une. Un autre cas de présupposition-charnière est la scène dans laquelle Oliver Hardy rend visite à Stan Laurel dans un hôpital militaire, le trouve dans une chaise roulante, le croit unijambiste, et découvre finalement que Laurel en fait peut marcher. Hardy : « Tu ne m'avais pas dit que tu avais deux jambes ! » – Laurel : « Mais tu ne me l'as pas demandé »<sup>6</sup>. L'exemple est intéressant car se combinent ici deux présuppositions- charnières : l'une, particulière, qui veut qu'un individu en chaise roulante ne marche pas s'il est amputé, la seconde, générale ou « universelle » que normalement les humains ont deux jambes. Chacune des charnières est présupposée dans le contexte et ne devient saillante que dans la scène en question. De même dans les contextes où un doute surgit à propos d'une situation où l'on est supposé savoir :

- *Je sais que ma voiture est parkée dans la rue à côté*
- *Mais si elle avait été volée ?*
- *Je sais que la banque est ouverte le samedi*
- *Mais si elle avait fermé ?*

Tous ces cas montrent qu'une charnière est présupposée mais n'apparaît comme telle que si l'on introduit une information qui met en doute le « savoir » implicite qu'elle représente.

---

<sup>5</sup> J'ai examiné ces points dans Engel 2007.

<sup>6</sup> Voir l'extrait <<https://www.youtube.com/watch?v=wIbeGQp0cm4>> de *Block-Heads* (Blystone et al. 1938).

Il en est de même dans certains cas de ce que la littérature désigne comme des « connaissances tacites » ou comme des « croyances tacites » (Dennett 1970, Lycan 1985), mais qui font appel à des charnières bien plus générales :

- *Saviez-vous que les éléphants ne portent pas de pyjamas ?*
- *Saviez-vous que le lobe de l'oreille gauche de Kant est plus petit que la Mer de la Tranquillité ?*
- *Saviez-vous que vous parlez trop fort ? (à un convive à table)*
- *Saviez-vous que 'Karine alla en Irak' est un palindrome ?*

Dans chacun de ces cas, on attribue un « savoir », mais il est (i) relatif au contexte (particulier : le convive ignore qu'il parle trop fort, ou général : les éléphants, le palindrome), (ii) il n'est pas explicite, mais n'est révélé que lorsque la question ou la demande d'information se pose (iii) il est une présupposition des situations en question (bien que les questions, posées à brûle-pourpoint ont précisément comme caractéristiques de faire surgir ce savoir tacite hors contexte).

L'un des points sur lesquels insiste Wittgenstein dans *De la certitude* est que les charnières, même si elles sont empiriques, ont un caractère quasi *a priori*. Il semble en fait que, si on les considère comme des présuppositions d'une enquête ou d'une conversation, n'importe quelle proposition empirique puisse devenir une charnière dans un contexte donné si sa vérité est requise par le contexte, sans qu'on puisse en arrêter la liste. Searle, dans son article « Le sens littéral » (1978) soutient que même une phrase aussi banale que « Le chat est sur le tapis » n'a pas de sens littéral invariable et peut-être vraie dans un nombre indéfini de contextes différents, selon qu'on change l'arrière-plan (le chat n'est pas flottant dans l'espace au-dessus du tapis, comme les objets dans un tableau de Dali), implicites par rapport à la proposition cible exprimée.

On peut penser que la plupart des charnières (a)-(c) énumérées par Moyal-Sharrock à partir de *De la certitude* sont des formes de savoir tacite contextuel de ce type. Les épistémologues contextualistes soutiennent que les doutes sceptiques dont les philosophes discutent depuis des siècles (*Comment savez-vous que vous n'êtes pas en train de rêver ? Qu'un Malin génie ne vous trompe pas ? Que la Terre n'a pas été créée il y a cinq minutes*) et toutes les formes de savoir commun que la tradition reidienne considère comme des certitudes primitives sont des charnières stables en ce sens. Mais les contextualistes les traitent non pas comme des points fixes du savoir, mais comme des standards qui peuvent changer selon le contexte de la conversation. En temps normal la supposition selon laquelle je serais trompé par un Malin génie ne fait pas sens et n'est même pas objet de doute. Mais dans le cadre d'un séminaire d'épistémologie elle est, *mutatis mutandis*, prise au sérieux. Quand le contexte change la force des attributions de savoir change aussi. Tantôt ce sont des savoirs contextuels stables (qui valent plus ou moins dans tous les contextes), tantôt ce sont des savoirs contextuels transitoires (en opération dans tel ou tel contexte particulier).

Si l'on accepte de traiter toutes ces présuppositions contextuelles comme des savoirs, elles ont toutes les caractéristiques des propositions charnières au sens de Wittgenstein : non évaluables sémantiquement comme vraies ou fausses, épistémologiquement comme justifiées ou non, et formant le cadre non explicite d'une conversation spécifique. La seule différence entre les contextualistes et Wittgenstein est que ce dernier se concentre sur les charnières que Moyal-Sharrock appelle « universelles », qui sont plus difficilement délogeables du système de notre savoir.

Cependant pour que ces charnières universelles puissent constituer la base d'une réponse au doute sceptique radical, il faut envisager une charnière globale selon laquelle on ne peut pas *en général* se tromper dans ses croyances. Chez Reid « le sage Auteur de notre nature » y pourvoit. C'est ce que de son côté Pritchard appelle un « engagement à une *über* charnière » (*über hinge commitment*) :

« Un examen plus précis de la classe en apparence hétérogène des engagements charnières révèle qu'elles codifient toutes en fait, pour une personne particulière, l'engagement entièrement général que l'on n'est pas et radicalement dans l'erreur dans ses croyances, et appelons la proposition endossée *l'über engagement* et la proposition *über* charnière. » (Pritchard 2016 : 95)

Pritchard insiste sur le fait que, malgré son caractère de fondement pour les charnières, cette *über* charnière n'est pas plus fondée que les autres. Elle a le statut de ce qu'on pourrait appeler une présupposition générale. Wittgenstein use pour caractériser l'ensemble de notre savoir, de l'image d'un fleuve dont le lit reste stable et ne peut se déplacer que très lentement<sup>7</sup>.

### 3. Les charnières et le raisonnement mooréen

Les présuppositions-charnières, particulières ou générales, ne sont des savoirs qu'au sens contextuel. Un épistémologue contextualiste, qui soutient que le savoir est de part en part contextuel, et qu'il n'a pas d'autre réalité que celle des attributions de savoir dont les standards varient selon les situations et les contextes d'évaluation, sera prêt à admettre que les charnières font l'objet d'un savoir, mais seulement en ce sens pragmatique (De Rose 2009)<sup>8</sup>. Mais si, en opposition à ce contextualisme, on défend l'idée que le terme « savoir » est invariant et ne dépend pas du contexte d'énonciation<sup>9</sup>, et qu'on entend par ce terme, au sens usuel en épistémologie, des croyances vraies et justifiées, soit au sens internaliste où le sujet y a accès et peut en donner des raisons soit au sens externaliste où elles résultent d'un processus causal fiable, ou même si l'on tient le savoir comme une propriété primitive et factive, les charnières ne sont pas du tout des savoirs, parce qu'elles n'ont pas à être vraies. Elles n'ont pas non plus le statut d'évidences intuitives, que l'on pourrait vérifier par introspection à partir de notre sentiment intérieur, que Moore leur confère quand il discute des propositions de sens commun dont il dit qu'il les sait, comme « J'ai deux mains ». Mais c'est sur leur existence que s'appuie le raisonnement fameux que Moore tient quand il entend réfuter le sceptique et affirmer qu'il y a un monde extérieur en présentant ses deux mains et en soutenant qu'il *sait* qu'il a deux mains. L'« argument » de « Preuve qu'il y a un monde extérieur » (1939) est simplement :

- (1) Voici une main, et en voici une autre
- (2) Donc il y a un monde extérieur

Le moins que l'on puisse dire, à consulter l'abondante littérature sur ce sujet, est que Moore n'a pas convaincu que cette inférence était correcte.

Les contemporains ont reconstruit le raisonnement comme une déduction en *modus ponens* :

---

<sup>7</sup> Wittgenstein 1969 § 97.

<sup>8</sup> J'entends ici « contextualisme » en un sens large, en ignorant les variétés de cette position.

<sup>9</sup> C'est la position invariantiste que je défends dans Engel 2007.

- (1) Voici une main, et en voici une autre  
(1a) S'il y a une main il y a un monde extérieur  
(2) Il y a un monde extérieur

Mais là aussi on ne voit pas comment détacher la conclusion (2).

Comme l'a remarqué Crispin Wright (1985) des inférences comme (1)-(2) ne peuvent être concluantes – parce qu'on présuppose dans (1) ce qui est en question, le savoir qu'il y a un monde extérieur. C'est un peu plus explicite dans (1)-(1a)-(2), mais là aussi la vérité des prémisses ne se transmet dans la conclusion que si l'on suppose déjà que les mains sont des objets physiques, appartenant au monde extérieur. L'inférence ne « transmet » la conclusion à partir des prémisses que si l'on présuppose l'information collatérale selon laquelle il y a un monde extérieur. Mais le défenseur de la preuve mooréenne ne peut pas s'appuyer sur la vérité de (1) : il pourrait s'agir d'une hallucination ou d'une illusion<sup>10</sup>. On ne peut pas dire non plus qu'on a acquis inductivement une vérité comme (2) car le sceptique pourrait ici se prévaloir de l'argument humien selon lequel la justification de l'induction est circulaire. La formulation néo-mooréenne qui fait appel à l'exclusion de l'hypothèse sceptique radicale :

(1b) Je sais que ceci est une main

(2b) Si je sais que ceci est une main, je ne suis pas trompé par un Malin génie

(2) Donc il y a un monde extérieur

n'est pas meilleure, si l'on ne dit pas quelle est la source du savoir (1a). Nous avons donc le choix entre le Charybde selon lequel (2) est présupposé quand on passe de (1) à (2) et le Scylla selon lequel c'est une forme de certitude primitive, qui n'a pas besoin de justification et a le statut d'une proposition charnière. Mais cela revient à admettre qu'il ne peut pas y avoir, contrairement à ce que soutient Moore, de *preuve* de l'existence du monde extérieur.

Une manière de défendre une version de cette dernière thèse consiste à soutenir, comme Wright (2004), que des propositions comme (1) ou (1a) ne font pas l'objet d'un savoir, mais d'une forme faible de justification, qu'on a appelée justification *prima facie* ou *autorisation épistémique (entitlement)*. Je n'entrerai pas ici dans la discussion de ce type de notions<sup>11</sup>, ni dans la question de savoir à quelle sorte d'attitude elles donnent lieu (engagement (*commitment*) ? acceptation (*acceptance*) ? ou présupposé tacite (*presupposition*) ?) mais elles reviennent toutes à reconnaître qu'il n'est pas vraiment possible de répondre au sceptique, et qu'on peut au mieux tenir certaines choses pour acquises, et que si elles ont un statut épistémique, ce n'est pas celui du savoir, comme notion factive, mais de la certitude et du savoir par défaut, dont le statut demeure à déterminer.

#### 4. La voie externaliste

Contrairement aux défenseurs d'une « épistémologie des charnières », qui n'entendent répondre au scepticisme que de manière dérivée (Wright 2004, Coliva 2015) et tout comme Moore, je pense qu'on ne peut pas abandonner le terrain aux sceptiques. Quant aux charnières, de deux choses l'une : ou bien on les tient comme des propositions

---

<sup>10</sup> La légende (rapportée par A.J. Ayer) veut que Moore, exposant sa preuve à l'université de Berkeley, ait changé son exemple en disant : « Je sais que ceci est une fenêtre », alors qu'il désignait une fenêtre en trompe l'œil.

<sup>11</sup> Voir Engel 2007, 2009, Coliva 2015

soustraites à l'évaluation épistémologique et situées en dehors de l'espace des raisons, ou bien on admet qu'elles sont, ou reposent sur, des formes de savoir, c'est-à-dire à un statut épistémique impliquant la vérité et une forme quelconque de garantie de la vérité. La première branche de l'alternative revient à dire que notre savoir ne consiste qu'en des croyances primitives mais sans fondement ni justification. Mais en ce cas, comment peut-on parler de savoir ? Si l'on opte pour la seconde alternative, il faut dire en quoi on a affaire à un savoir.

Les propositions charnières, on peut concéder ce point aux épistémologues des charnières, n'ont aucun des traits de la définition traditionnelle de la connaissance : elles ne sont pas des croyances, ni des connaissances, elles ne requièrent aucune justification ou garantie, et elles ne sont pas vraies – du moins au sens où l'on pourrait déterminer leurs conditions de vérité. Je ne crois pas que la Terre n'a pas été créée il y a cinq minutes, je n'ai aucune justification pour le croire, et cela n'a pas de sens de se demander si c'est vrai. Je l'accepte, je le tiens pour acquis, mais je ne cherche pas à en donner des raisons. Ces propositions ne relèvent pas de critères internalistes : si nous les acceptons sous la forme de propositions auxquelles nous donnons notre assentiment, c'est sans avoir accès à ce qui les justifierait ou les causerait. C'est pourquoi nous les acceptons comme des présuppositions sans avoir souscrit à leur vérité, selon le modèle contextualiste envisagé ci-dessus. Elles ressemblent en cela bien plus aux cas de « connaissances tacites » mentionnés plus haut : nous ne réalisons leur vérité que si on les mentionne, sans quoi elles ne nous auraient pas traversé l'esprit. Elles n'ont pas non plus à nous traverser l'esprit, sauf cas exceptionnels. Nous n'avons jamais pensé que les éléphants ne portent pas de pyjamas, ou que « Karine alla en Irak » était un palindrome, mais si on nous le dit, nous acceptons ces propositions, mais pas au sens où nous les croyons sur la base de données et y donnons notre assentiment. Je crois –en un sens quelconque- que l'Angleterre est une île, mais cela ne m'est jamais venu à l'esprit de m'y intéresser ou de m'interroger pour savoir si c'est vrai, sauf si, par exemple, on me rappelle les conditions du Brexit<sup>12</sup>. Je le sais néanmoins, mais pas d'un savoir que je peux exploiter directement. Cela ne me sert à rien de savoir que j'ai deux jambes, sauf s'il advient que j'en ai perdu une. C'est donc que les charnières dépendent d'un savoir antérieur, souvent non verbal, auquel nous n'avons pas directement accès consciemment. Cela conduit à les rapprocher des états de connaissance tacite que les grammairiens comme Chomsky mettent à la base de notre connaissance de notre langue maternelle ou des processus « subdoxastiques » que les psychologues cognitifs étudient, notamment au sujet de la mémoire. Les auteurs qui font des charnières des *commitments* ou des *acceptations* hésitent entre en faire des engagements explicites et des engagements tacites, mais elles tombent manifestement dans la seconde catégorie. Je propose d'en faire des connaissances tacites au sens suivants :

- (i) Elles sont des connaissances
- (ii) Elles ne requièrent pas de justifications
- (iii) Elles sont présupposées et implicites
- (iv) Elles sont primitives

Essayons d'explicitier chacune de ces caractéristiques.

---

<sup>12</sup> C'est l'exemple de Newman, dans sa *Grammar of assent*, ed. 1874, p. 65 qui range ces propositions sous la rubrique des assentiments « notionnels ». Sur la relation entre Newman et Wittgenstein, cf Bottone 2006



- (i) Dire que les charnières sont des connaissances, c'est dire qu'elles ne sont pas des savoirs par défaut, mais des savoirs *bona fide*, c'est-à-dire vraies et garanties, au sens invariantiste du terme.
- (ii) Cette garantie n'est pas une justification ou une raison au sens internaliste où on aurait accès à ces raisons, mais une forme de fiabilité
- (iii) Ce sont des présuppositions, non pas au sens contextualiste de propositions vraies dans une situation particulière, mais au sens général. Cela s'applique spécifiquement aux charnières universelles, mais aussi à celles que Moyal-Sharrock classifie comme « locales »
- (iv) Dire qu'elles sont primitives, ce n'est pas dire qu'elles sont des certitudes primitives au sens de la tradition reidienne ou wittgensteinienne. Le caractère primitif de ces connaissances tient au fait que l'on ne peut pas les définir en termes d'autres notions.

Ces propriétés des charnières, particulièrement (ii), appellent une conception externaliste de la connaissance. Mais il y a de nombreux candidats pour de telles conceptions : le fiabilisme des processus (Goldman 1967), la conception informationnelle (Dretske 1970), l'épistémologie des vertus (Sosa 2007, la conception biologique (Kornblith 2002), et la théorie de la connaissance primitive de Williamson (2000). Ces options sont ouvertes, mais je ne les explorerai pas. Je ne peux qu'indiquer ici dans quelle direction je souhaite aller pour rendre compte des charnières.

Le modèle externaliste qui me semble le plus adapté à la compréhension des charnières est celui de ce qu'Ernest Sosa (2007) appelle la « connaissance animale » : la connaissance que nous avons de notre environnement, de notre passé et de notre expérience, sans passer par la réflexion ou la compréhension consciente. Elle est le produit de processus causaux et de dispositions cognitives à la fois innées et acquises. Elle est, selon la terminologie de Sosa, essentiellement *apte*, c'est à dire une forme de capacité et de compétence. Sosa oppose cette connaissance animale à la connaissance réflexive, qui suppose l'accès aux contenus de jugements et une appréciation de notre connaissance animale et une forme d'agir. On peut appliquer cette conception à deux niveaux aux charnières : d'un côté elles sont des formes de connaissance animale, basées sur des capacités à la fois innées et acquises, non directement conscientes ou peut-être non conscientes. De l'autre elles peuvent faire l'objet d'un accès conscient, sur le modèle des connaissances tacites. Si les charnières sont non pas des présuppositions particulières relatives à un contexte, mais des présuppositions générales issues d'un savoir « animal », on peut comprendre qu'elles deviennent accessibles sous la forme de jugements. Cela s'applique parfaitement à des propositions comme « J'ai un corps », « Il y a des objets physiques », « les êtres humains ne se transforment pas en plantes », ou « Si on vous coupe la tête, vous êtes mort », ou « les choses ne disparaissent pas si on cesse de les regarder ». Comme pour les exemples de connaissances tacites évoquées plus haut, ces propositions ne sont invoquées et mises en avant que si la question se pose dans un contexte particulier. Mais elles ne font pas, à la différence des présuppositions contextuelles, partie du contexte. Ce sont des savoirs permanents que nous n'avons normalement pas à mettre en œuvre.

Des propositions de ce type sont d'autant plus des candidats à être des formes de savoir qu'elles forment ce que les psychologues cognitifs comme Susan Carey (2017) et Elizabeth Spelke (2022) appellent du « savoir de base » (*core knowledge*). Elisabeth Spelke le décrit ainsi :

« Les systèmes de base de représentation des objets, des lieux et des nombres reposent sur des concepts abstraits interconnectés, qui opèrent sur un nombre limité d'entités et qui ne capturent qu'un sous ensemble limité des propriétés que nos fournissent systèmes perceptuels. Ces systèmes sont également encapsulés, activés automatiquement et inconscients et pourtant ne sont actifs que quand nous avons accès aux entités qui sont dans leurs domaines. Quand on les teste, ces systèmes de savoir de base émergent tôt dans l'ontogénie et fonctionnent durant toute la vie, et sont présents chez les personnes de tous âges et dans toutes les cultures. A la fois pendant et après l'enfance, ils guident notre pensée et notre apprentissage. De plus les mêmes aptitudes et limites se retrouvent chez de nombreux animaux et dépendent de systèmes cérébraux et processus homologues dans toutes ces espèces, montrant que les systèmes de base ont émergé profondément dans notre passé évolutionnaire. Au moins l'un de ces systèmes – celui qui repère les lieux – est inné et fonctionne, en partie, en engendrant des simulations mentales inconscientes et rapides d'événements passés et futurs. Certaines données suggèrent aussi que le système des objets est inné et fonctionne de la même manière. » (Spelke 2022 : 190)

La notion de « savoir de base » s'applique parfaitement aux charnières universelles qui font appel à nos systèmes de connaissance les plus centraux comme ceux qui codifient les objets physiques, biologiques ou les lieux : elles ne sont pas normalement accessibles, en douter n'a pas de sens, elles ne sont pas empiriques, et sont sous soustraites à la justification<sup>13</sup>. Ces systèmes, tout comme les charnières, ne font pas partie de l'espace des raisons. Ils n'en sont pas moins, au sens précédemment proposé, des connaissances tacites.

Le modèle du savoir de base suggère aussi que la connaissance est *primitive*, au sens où elle ne peut pas être définie en termes plus simples, au sens de Williamson (2000). Selon Williamson, la connaissance n'est pas un composé d'un élément mental, la croyance, d'un élément rationnel, la justification, et d'un élément externe la vérité. Elle est un état mental factif, qui implique la vérité de la proposition sue, et qui est individualisé en termes extérieurs au sujet. Cette notion concorde parfaitement avec celle des psychologues et des théoriciens des sciences cognitives, qui traitent la connaissance comme un état psychologique (Engel 2007a, Nagel 2015).

#### 4. Le savoir des charnières permet-il de répondre au scepticisme ?

Pour conclure, il faut considérer quelques objections. Selon la conception que je propose, les charnières comme connaissances primitives ne sont pas des croyances primitives ni des certitudes sans fondement, qui seraient des règles ou des engagements *prima facie*. Néanmoins cette conception conserve certains traits de la conception wittgensteinienne : ces connaissances primitives ne sont pas justiciables de raisons, et on n'y accède pas par un processus de réflexion. On y accède seulement quand elles sont requises par une tâche cognitive. Personne ne se demande s'il a deux jambes ou deux mains, sauf si la question se présente. Quand elle se présente, on invoque ce savoir de base. On peut les traiter

---

<sup>13</sup> Elles s'adaptent moins aux charnières locales ou personnelles, qui sont plus directement contextuelles. Mais j'ai admis implicitement que celles-ci ne sont candidates à des statuts de certitude et de savoir que si l'on admet une conception contextualiste forte, selon laquelle le savoir va et vient au gré des circonstances et des intérêts cognitifs. Le savoir de base au sens de Spelke n'est pas un savoir pratique, mais cognitif.

comme des présuppositions, mais pas comme des présuppositions contextuelles. Ce sont des présuppositions générales, propres à une compétence de base, universelle chez les humains. Il est très probable que les Martiens, même s'ils vivaient parmi nous dans les mêmes lieux, n'auraient pas les mêmes charnières.

On peut pourtant objecter plusieurs choses à la conception proposée ici. Tout d'abord, peut-elle s'appliquer à des charnières comme celles qui font l'objet de la majorité des discussions du scepticisme, comme « J'ai deux mains », « Je ne suis pas trompé par un Malin Génie », « Le monde n'a pas été créé il y a cinq minutes », « Je vis sur Terre » ? Elle ne s'y applique pas, parce que ces propositions, à mon sens, ne sont pas des charnières au sens de connaissances de base quand on les considère, comme dans la liste donnée par Moyal-Sharrock à partir de *De la certitude*, indépendamment de tout questionnement. Si le questionnement a lieu, comme quand un sceptique propose une hypothèse hyperbolique, on invoque ces charnières. Ce sont des propositions qui dérivent des hypothèses dont les sceptiques soutiennent que nous ne pouvons pas les exclure, comme dans le raisonnement :

(1) Je sais que j'ai deux mains

(1c) Si je sais que j'ai deux mains, alors je ne suis pas trompé par un Malin génie

Or de tels raisonnements (qui font appel à la sous-détermination de l'hypothèse sceptique), par définition, supposent un accès réflexif à des propositions que le sceptique nous défie de ne pas pouvoir exclure. Cela indique un trait propre au problème sceptique que la conception externaliste des charnières avancée ici ne prend pas en compte : le problème sceptique ne se pose que si l'on adopte une conception internaliste de la connaissance, supposant un accès réflexif et une requête de justification de nos croyances. L'objection courante à la conception externaliste est qu'elle fait une pétition de principe vis-à-vis du problème sceptique et de la conception internaliste (Pritchard 2005). A cette objection, je réponds que la conception des charnières comme connaissances fait bien cette pétition de principe et ne s'adresse pas au problème sceptique sous cette forme. Cela ne veut pas dire qu'elle ne le rencontre pas sous une autre forme, comme celle du « Nouveau Malin génie » (Cohen 1984), que je n'analyserai pas ici.

Une seconde objection, associée à la première, est que la conception externaliste des connaissances primitives révisé de manière trop drastique notre concept ordinaire de connaissance. Mais le fait-elle ? Nous appelons bien « connaissances » les ressources de base que nous mobilisons pour caractériser nos capacités cognitives et notre connaissance « animale ». Si les auteurs wittgensteiniens qui parlent de charnières font appel à cette connaissance, mais la rebaptisent en « certitudes primitives » ou « savoir de sens commun », ce sont peut-être eux qui révisent cette conception ordinaire de la connaissance, même s'ils admettent qu'elles ne font pas l'objet d'un accès conscient tant que l'enquête ne les mobilise pas. Le sens ordinaire de « savoir » et de « connaissance » est celui qui implique la factivité – savoir que  $p$  implique que  $p$ ). Mais le sens de « savoir » employé dans les discussions des certitudes primitives est le sens non factif, celui où je sais que  $p$ , mais où il pourrait y avoir des circonstances (peut-être très difficiles à imaginer) où  $p$  serait faux. Parler de croyances primitives, mais sans fondement et non vraies, tout en soutenant qu'elles sont le « sol » ou la « base » de nos croyances, n'est pas moins mystérieux, si cette base ne joue pas un rôle épistémique (Engel 2016).

Une troisième objection, liée aussi au problème sceptique, est que la conception externaliste suppose, essentiellement quand elle prend la forme fiabiliste, une conception causale de la connaissance, qui est elle aussi menacée par le scepticisme (comment sommes-nous sûrs que les causes de nos croyances ne sont pas produites par un Malin

génie ?). Ici aussi je suis prêt à répondre – mais ne le ferai pas ici-que la conception des charnières comme connaissances de base n’a pas à répondre à ce problème sceptique. Mais on peut adopter d’autres modèles que celui du fiabiliste, comme celui que défend Williamson (2000) ou celui évidentialiste de Neta (2019).

Si nous adoptons la conception des charnières comme connaissances primitives avancée ici, la métaphore des « charnières » perdra son pouvoir d’attraction. On les traitera comme des connaissances, mais sans prétendre qu’elles puissent servir à un argument anti-sceptique, qui devra se formuler sur d’autres prémisses que celles qui sont habituellement adoptées<sup>14</sup>.

## Bibliographie

- Austin J. L., « Other Minds », in *Philosophical Papers*, Oxford University Press, 1961.
- Beaver D. et alii, « Presupposition », *Stanford Encyclopedia of philosophy*, 2021 : <https://plato.stanford.edu/entries/presupposition/>
- Blystone J. et al. (dir.), *Block-Heads*, film. Titre français : *Têtes de pioche*, 1938. Extrait disponible en ligne : <https://www.youtube.com/watch?v=wIbeGQp0cm4>
- Bottone A., « Newman and Wittgenstein after Foundationalism » *New Blackfriars* , vol 86, n° 1001, 2006.
- Buffier C., *Traité des premières vérités*, 1724. réed. Paris, Vrin, 2020.
- Bruno G.A. et Ruthford A.C., *Skepticism, historical and contemporary studies*, London, Routledge, 2019.
- Carey S., *The origins of concepts*, Oxford, Oxford University Press, 2017.
- Cohen S., « Justification and Truth », *Philosophical Studies*, 46(3), 1984, p.279–295.
- Coliva A., *A Hinge Epistemology*, Palgrave MacMillan, London, 2015.
- DeRose K., *The Case for Contextualism. Knowledge, Skepticism, and Context*, Oxford University Press, 2009.
- Dennett D., « How to give a piece of your mind » , in *Brainstorms* ,Cambridge Mass/ MIT Press, 1978.
- Dretske F., « Epistemic operators », *Journal of Philosophy*, 67 (24), 1970, p.1007-1023.
- Engel P., *Va savoir*, Paris, Hermann, 2007.
- Engel P., « Taking seriously knowledge as a mental state, dans *Explaining the Mental Naturalist and Non-Naturalist Approaches to Mental Acts and Processes* , édité par C. Penco, M. Beaney et M. Vignolo, Newcastle : Cambridge Scholar Publishing, 2007, p.50–72.
- Engel P., « Scepticisme cartésien et scepticisme humien », *Recherches sur la philosophie et le langage*, 2009.
- Engel P., « Epistemic norms and the limits of epistemology » in *Hinge Epistemology*, eds.D Machucha & A.Coliva, *Brill Studies in Scepticism*, 2016.
- Goldman A., « A Causal Theory of Knowing » in *The Journal of Philosophy*, v. 64, 1967 , p. 357-372.
- Kornblith H., *Knowledge and its place in nature*, MIT Press, Cambridge Mass, 2002.
- Lycan W., « Tacit Belief », in Bogdan, R. *Belief*, Oxford 1985.
- Marcil Lacoste L., *Claude Buffier and Thomas Reid. Two Common-Sense Philosophers*, Kingston et Montréal, McGill-Queen’s University Press, 1982.
- Moore G.E., « Proof of an external world », in *Selected writings*, ed Baldwin, Routledge, [1939] 1995.

---

<sup>14</sup> Le présent article a été présenté à un colloque à Nantes en 2018.

Moore G.E., A Reply to my Critics. In Schilpp, P.A (Ed.). *The Philosophy of G.E.Moore*. London: The Library of Living Philosophers, 1942.

Moyal D., *Understanding Wittgenstein's on Certainty*. Palgrave Macmillan, 2004.

Mulligan K., "Certainty, Soil and Sediment." In M. Textor (ed.), *The Austrian Contribution to Analytic Philosophy*, London, Routledge, 2006, p.89–129.

Nagel J., "Knowledge as a mental state", *Oxford Studies in Epistemology Volume 4*, 2015.

Neta R., "An Evidentialist Account of Hinges," *Synthese* 196, 2019.

Newman J.H., *Grammar of Assent*, London, Longmans, 1874.

Ortega y Gasset J., *Ideas y creencias*, in *Obras Completas*, Alianza, Madrid, [1940] 1983.

Pritchard D., *Epistemic Luck*, Oxford, Oxford University Press, 2005.

Pritchard D., *Epistemic Angst*, Oxford University Press, 2016.

Récanati F., *Literal meaning*, 1998. tr.fr. *Le sens littéral*, L'Eclat, 2003.

Reid T., *Essays on the intellectual powers of man*, Cambridge University Press, [1785] 2011.

Searle J., "Literal Meaning", *Erkenntnis*, 13, 1978, p.207-224.

Sosa E., *A virtue epistemology*, Oxford, Oxford University Press, 2007.

Spelke E., *What babies know*, vol. 1, Oxford, Oxford University Press, 2022.

Tiercelin C., *Le doute en question*, Paris, l'Eclat, 2005.

Williams M., *Groundless Belief*, Blackwell, Oxford, 1977.

Williamson T., *Knowledge and its Limits* n Oxford, Oxford University Press, 2000.

Wittgenstein L., *Über Gewissheit*, ed Blackwell, Oxford, 1969, tr. fr D. Moyal-Sharrock, *De la certitude*, Paris, Gallimard, 2006.

Wright C., "Facts and certainty", *Proceedings of the British Academy* LXXI, 1985, p.429–72, repr. avec un "Retrospect" dans Bruno et Rutheford, *Scepticism*, Routledge, 2017.

Wright C., "Warrant for Nothing (and Foundations for Free)?" *Aristotelian Society Supplementary Volume* 78, 2004, p.167–212.